

Evangéline descendit aussitôt sous la galerie.

—Ne la maltraitez pas, ma mère ! J'aime les fleurs ; donnez-les-moi.

—Mais, Eva, votre chambre en est pleine.

—Je ne saurais trop en avoir. Topsy, apportez-les ici.

Topsy, qui se tenait à l'écart, présenta ses fleurs avec une timidité et une hésitation bien opposées à son audace accoutumée.

—Voilà un bouquet magnifique ! dit Evangéline.

Il était plutôt singulier. On y voyait un géranium d'un rouge vif accouplé avec une rose blanche du Japon. Topsy avait évidemment compté sur l'effet du contraste.

—Vous arrangez les fleurs à merveille, lui dit Evangéline. Je désire que vous me fassiez un bouquet tous les jours ; je conserverai un vase pour le placer.

—Que vous êtes bien bizarre ! dit Marie : est-ce que vous en avez besoin ?

—Peu importe, maman. Aimerez-vous autant que Topsy ne fit point ce que je lui recommande ?

—Agissez à votre guise, ma chère, Topsy, vous entendez votre jeune maîtresse ; conformez-vous à ses instructions.

Topsy fit la révérence et s'éloigna. Eva remarqua qu'une larme roulait dans son œil noir.

—Vous le voyez, maman, reprit-elle ; je savais que la pauvre Topsy avait envie de faire quelque chose pour moi.

—Quelle erreur ! elle se plaint à mal faire ; elle cueille des fleurs parce qu'on le lui défend, voilà tout ; mais si vous désirez qu'elle en cueille, je ne m'y oppose pas.

—Maman, je crois Topsy bien changée ; elle essaye de se bien conduire.

—Il faudra qu'elle essaye longtemps avant de réussir, dit Marie en riant.

—Elle a eu tout le monde contre elle, vous le savez.

—Pas depuis qu'elle est ici ; assurément on l'a sermonnée, réprimandée, corrigée, et elle aura toujours le caractère aussi mauvais qu'auparavant.

—Mais, maman, il est si différent d'être élevée comme je l'ai été, entourée d'amis, de soins, de conseils, ou délaissée et misérable, comme elle l'était avant de venir ici !

—C'est vrai, dit Marie en bâillant. Mon Dieu ! comme il fait chaud !

—Maman, ne croyez-vous pas que Topsy pût devenir un ange si elle était chrétienne ?

—Quelle idée ridicule ! il faut être vous pour l'avoir.

—Dieu n'est-il pas son père comme le nôtre ?

—C'est possible, dit Marie. Où est mon flacon d'odeurs ?

—Quel dommage ! se dit Eva en jetant les yeux sur le lac.

—De quoi parlez-vous ?

—Je dis qu'il est dommage qu'une personne qui pourrait habiter un jour le ciel se dégradé, tombe, descende, et ne trouve pas une main pour la relever !

—Qu'y faire ? il est inutile de se désoler, Eva. Il nous suffit de rendre grâce au ciel des avantages dont nous jouissons.

—C'est triste de penser aux pauvres gens qui ne les ont point !

—Je ne me préoccupe point de cela, dit Marie.

—Maman, reprit Eva, je voudrais me faire couper les cheveux.

—Pourquoi ?

—Pour en donner à mes amis, pendant que je suis à même de les leur offrir moi-même. Voulez-vous prier ma cousine de me rendre ce service ?